



Chapitre I

Quelques Remarques sur la vie de Montherlant

Les femmes dans sa vie

Il apparaît indispensable d'étudier la vie et le milieu de Montherlant ou plus précisément les femmes dans sa vie qui exercent une certaine influence, primordiale, sur lui. D'abord, ce sont les femmes qui l'entourent dès sa naissance et pendant sa jeunesse: sa mère et sa grand-mère. Il est indéniable que la formation de Montherlant doit beaucoup à ces deux femmes.

Outre cela, ce sont ses amantes; maîtresses ou fiancées, qui jouent un rôle important dans certaines périodes de sa vie. A vrai dire, celles-ci sont les sources et les modèles de ses personnages féminins.

A. Sa mère et sa grand-mère

il y avait tribu d'hommes à la maison-mon père, mon grand-père, un oncle, un grand-oncle: un vrai corps de garde, -mais il n'y avait que ma mère et ma grand-mère maternelle (et mes gouvernantes)

à s'occuper vraiment de moi, j'ai été, en fait, élevé par les femmes.¹

Voici un extrait de l'autobiographie de Montherlant qui affirme évidemment qu'il est seulement élevé par les femmes. Il faut noter aussi que sa mère et sa grand-mère ont une personnalité marquée. Dans cette partie, le but est d'étudier comment le romancier se laisse influencer par celles-ci.

I. Sa mère

Madame de Montherlant, quand elle était une jeune fille, était une personne libre d'esprit grâce au milieu dans lequel elle était née, à l'éducation qu'elle avait reçue. Entre 1890 et 1895, elle était une des femmes les plus jolies et les plus connues de Paris, raffolant de bals, de flirts, de bijoux, de l'Opéra-Comique. Faure-Biguet l'a bien noté :

On m'a rapporté le mot d'une de ses contemporaines:
 "Elle. de Riancey était singulière en un temps où les jeunes filles ne l'étaient pas." Jolie, aimant passionnément le monde, le flirt, la danse,

1. Pierre Sipriot, Montherlant, (Paris : Seuil, 1975), p. 24.

l'opéra, les fêtes, . . .²

Malheureusement, en donnant naissance à son fils unique en 1899, Madame de Montherlant, se vidant de son sang, ne pouvait plus se redresser et passa vingt années de sa vie, jusqu'à sa mort, dans son lit ou sur une chaise longue. "Je suis né en tuant ma mère" a noté plus tard Montherlant. Malgré tout, elle aime toujours son fils et ne vit que pour lui. A dire vrai, c'est un amour maternel mais extraordinaire. Voici une lettre de Madame de Montherlant à Henry, à quatorze ans :

...Que je t'aime! C'est vraiment terrible car cela ne fait qu'augmenter de jour en jour...Je voudrais vivre mille ans pour pouvoir t'aimer mille ans. . .
Ma vie est absorbée dans la tienne d'une manière invraisemblable. . .³

Egalement, Montherlant, adolescent et jeune homme, croit encore que sa mère est une véritable amie. Comme il a écrit en 1952 à Sipriot :

2. André Blanc, Les critiques de notre temps et Montherlant, (Paris : Garnier Frères, 1973), p.20.

3. Pierre Sipriot, Montherlant sans masque I (.Paris : Robert Laffont, 1982) pp.125-6.

...La liberté d'esprit, la liberté de paroles de nos conversations était extraordinaire et étrange: la mère-camarade, et même la mère-complice.⁴

Certes, la maladie de sa mère, il l'a ressentie. Mais grâce à sa douceur et sa tendresse, cette maladie n'enlève rien à la joie de vivre. C'est ainsi que dans le journal intime de son adolescence, Montherlant a noté : "Que je suis heureux!"

Tous les deux se laissent aller à la douceur d'être toujours ensemble. Et comme la mère ne le quitte pas des yeux et que le fils veut garder sa mère collée à lui, le père n'a aucun rôle dans la famille. En effet, il devient de plus en plus un étranger : "Les rapports entre Montherlant et ce père très seul étaient à peu près ceux de deux étrangers."⁵

C'est ainsi avec sa mère que Montherlant a tout appris. De même, il se laisse influencer par la personnalité de sa mère à travers l'intimité.

4. Sipriot, Montherlant sans masque I, p. 489.

5. Ibid., p. 129.

Dès son enfance, sa mère lui donnait l'idée de tempérament sensible. D'abord, il faut souligner que Madame de Montherlant aime lire les livres. Donc, le soir, la mère et son fils à huit ans, dans le même lit, lisaient ensemble Quo Vadis de Henryk Sienkiewicz. Selon la critique de Sipriot, la lecture de ce roman encourage Montherlant à "s'exprimer en étant tout ce qu'il est avec ses instincts, avec ses désirs, sans rien cacher, sans composer."⁶

Ou plus nettement, suivant l'opinion de Barrès, la lecture du soir qui est comme la prière et surtout à haute voix apporte quelque chose à un enfant et peut même ébranler son émotivité.⁷

Sa mère lit aussi Les Amitiés françaises de Barrès. Et Montherlant adore ce penseur depuis son enfance.

Outre cela, ce qui saute aux yeux est "le goût passionné" chez Madame de Montherlant. Son fils a bien montré ce goût à Sipriot en donnant le portrait de celle-ci :

6. Sipriot, Montherlant, p. 31.

7. Sipriot, Montherlant sans masque I, p. 131.

Madame de Montherlant, jetée par moi de ses lumières à la réclusion et aux ténèbres, avait gardé de sa vie de jeune fille un goût passionné pour les aventures du cœur. Il y avait toujours quelqu'un à qui elle portait intérêt. . . .⁸

Sans doute, il se laisse influencer par ce goût de sa mère, c'est pourquoi, très jeune encore, il plonge dans la vie sentimentale. Il commence "les amitiés sentimentales-sensuelles" avec ses camarades de collège plus jeunes que lui. Et après avoir quitté le collège, sa mère le pousse dans la vie mondaine. C'est ainsi qu'il passe des jeunes garçons aux jeunes filles.⁹

En bref, avec la tendresse, Madame de Montherlant cherche à former son fils à son image. Mais, elle le comprend fort bien et lui pardonne toujours. Cela veut dire qu'elle peut accepter toute la nature de son fils. Tout ceci donne à l'enfant une sorte de confiance et de sécurité.

Pourtant, il faut noter que le jeune Montherlant

8. Ibid., p. 488.

9. Ibid., p. 409.

ne tient pas toujours de sa mère. Pour exister réellement, il cherche aussi son vrai goût et sa vraie nature. En fait, il y a aussi la réaction contre la domination familiale et un certain embarras de l'amour maternel. Comme il a expliqué à Faure-Biguet :

Je l'aimais vraiment, mais qu'est-ce que tu veux, je n'ai jamais pu être démonstratif avec les êtres que je désire. J'aime trop le désir pour aimer beaucoup les liens de parenté, non plus que l'amitié. Quand ma mère m'embrassait, je me crispais; ... J'ai été effroyablement dur avec elle, . . .¹⁰

En faisant tout ce qu'il veut, Montherlant fait souffrir beaucoup sa mère. Surtout en 1914 il veut s'engager pour rejoindre un ami au front; sa mère n'est pas contente. Néanmoins, la mort de sa mère en 1915, l'attriste beaucoup. Comme il a écrit à son ami: "Ce fut un coup terrible pour moi."¹¹ Et, il essaie de vivre comme elle le rêvait.

En plus, le jeune, reconnaissant qu'il est souvent

10 . Sipriot, Montherlant sans masque I, p. 124.

11 . Ibid., p. 203.

méchamment avec sa mère, essaie d'être bien et sage avec sa grand-mère, Madame de Riancey.

2. Sa grand-mère

Depuis la mort de sa mère, Montherlant habite avec sa grand-mère qui devient la dernière personne de sa proche famille. Il est évident que le lien entre le jeune homme et Madame de Riancey est très étroit. De même qu'il parle librement à sa mère, il parle à sa grand-mère. Sans rien cacher, il raconte aussi "sa vie sentimentale" ou plus précisément sa sexualité. Par exemple, dans une lettre à sa grand-mère, il écrit :

Le soir je fais du feu: cela me rappelle le temps où je faisais dans les taudis l'amour crapuleux. Cette petite canaille et moi nous passions la moitié du temps à arranger le feu; c'est une bien jolie chose que le reflet de la flamme (du bois) sur un corps nu. . . 12

Certes, la correspondance de cette sorte est abondante, surtout en 1916-1919, où presque tous les trois jours,

ils s'écrivent. Mais après la mort de sa grand-mère, le romancier détruit beaucoup de lettres. La raison semble incertaine. Il existe, peut-être, tant de choses intimes dans ces lettres.

Madame de Riancey est née Courey, d'une famille de Normandie. Elle a l'esprit libre et une grande foi, ou plus exactement, elle a une double personnalité : religieuse et romantique à la fois. Voici ce qu'a bien remarqué Faure-Biguet :

Petite-nièce de la duchesse de Duras, l'amie de Chateaubriand, petite-fille d'Alfred de Gourcuff, auteur d'un Mobilier de Bretagne qui est classique dans son Genre, Mme de Riancey avait été élevée en plein romantisme. . .

... , elle vivait dans une chambre aux meubles désuets, où il n'y avait rien qui ne fut lugubre : des crucifix, des Mater dolorosa, . . . Notons qu'elle avait de famille une teinte janséniste.¹³

Librement, elle élève sa fille qui est la mère de Montherlant. Sévèrement, elle pratique, allant à Londres chaque année, au Sacré-Coeur de Montmartre chaque

¹³.Blanc, Les critiques de notre temps et Montherlant, pp.20-21.

semaine, à la messe quotidienne, faisant retraites et dévotions devant son petit autel personnel. Malgré cela, elle connaît beaucoup de monde et sait comment s'en servir.

Bien sûr, elle veut faire de Montherlant un bon chrétien ou, au moins qu'il ait une vie plus réglée. Pourtant, elle le laisse se décider et choisir sa voie. En somme, elle est une janséniste pieuse mais très libre et sait respecter la liberté des autres.

Il n'est pas donc interdit de penser que la double personnalité de sa grand-mère se transmet à Montherlant. Voici le signe de la contradiction qui se révèle dans l'autobiographie et dans l'oeuvre de l'écrivain. Assurément, cette complexité est un trait important de ses personnages.

En 1923, Madame de Riancey est morte à son tour. Montherlant se sent seul mais plus libre. En effet, il devient absolument libre car il a toujours passé son enfance et sa jeunesse en compagnie de sa mère malade et de sa grand-mère vieillie. De même, il lui faut essayer de ne pas faire une peine trop grande à ces deux femmes qui sont si sensibles, si libres mais dans une certaine limite. Elles essaient, pendant leur vie, de contrôler la conduite de Montherlant mais tendrement

et fort discrètement. Par exemple, quand sa mère connaît les relations homosexuelles de son enfant, elle s'étonne mais lui parle avec tendresse. Montherlant l'a écrit plus tard à Sipriot :

...tantôt elle en venait à s'y complaire, m'en parlait avec gentillesse, à la fois parce que (elle mit quelque temps à s'en apercevoir) c'était la meilleure façon de capter et garder ma confiance, et parce que cette atmosphère "carte du tendre" était au fond ce qu'elle aimait le plus au monde. . . 14

Quant à sa grand-mère, Montherlant reçoit toujours ses lettres où elle lui demande de ne plus continuer une vie pareille, quand il lui raconte ses aventures homosexuelles. A vrai dire, elle sait bien que son petit-fils veut chercher une vie sentimentale dans l'absolu: c'est à dire l'amour libre avec tout le monde. Il n'est pas étonnant de voir que la grand-mère, avec un tas de lettres, le conseille beaucoup pour le mettre dans une voie plus juste. Voici ce qu'a écrit Madame de Riancey dans la lettre du 8 décembre 1917 :

Tu me fais une description par trop flattée de ton for intérieur, car si tu vois juste dans certaines de tes appréciations personnelles, tu laisses trop de côté le bien et le bon à côté du mal. Mais ce qui est vrai, c'est que tu es encore un enfant, avec de grandes qualités et de grands défauts, et quand la vie t'aura fait un homme, tu sauras bien, grâce à ta forte intelligence, laisser surnager le bon sur le mauvais. . . .¹⁵

Il n'est pas exagéré de dire que sans sa mère et sa grand-mère, Montherlant mène sa vie librement, ou plus exactement, qu'il joue sans contrainte ni pression, surtout avec les femmes.

B. Ses maîtresses et ses fiancées

Il faut remarquer qu'une grande partie de l'oeuvre romanesque de Montherlant est une autobiographie racontée. Dans la série des Jeunes Filles, le romancier raconte une expérience primordiale dans sa vie, les relations entre l'auteur et ses femmes. Comme l'a très justement remarqué Raimond :

¹⁵.Ibid., P.30-31.

Tout le cycle des Jeunes Filles transpose une expérience cruciale de la vie de Montherlant, des problèmes qu'il a découverts, des relations qui ont été les siennes à l'occasion de ses fiançailles et de son projet de mariage. . . 16

En fait, ce sont les femmes aimantes qui inspirent bien à l'écrivain son oeuvre littéraire. Par exemple, au début de 1916, il retrouve une jeune fille de la colonie colombienne. Ce serait la première liaison féminine sérieuse de Montherlant. La relation lui inspire certains poèmes mélancoliques d'Encore un instant de bonheur. Et en 1920, il connaît une autre femme. Quelques années plus tard, sa grand-mère songe à donner une suite à cette relation superficielle pour marier le jeune Henry. Le dramaturge le refuse, mais fait aussi le portrait de cette femme dans le numéro de l'Avant-scène consacré à Malatesta, etc. Notamment en 1921, ce serait la seconde liaison sérieuse. Cette fois, il fréquente une jeune championne de course à pied. C'est bien elle qui est le modèle de l'héroïne dans Les Olympiques.

Alors, il est indiscutable que ses amantes jouent un rôle important dans sa vie, même dans son oeuvre. Pour mieux comprendre l'auteur et sa vision de la femme, il est inévitable d'étudier ses maîtresses et ses fiancées.

On choisit ici les modèles principaux des deux personnages féminins dans la série des Jeunes Filles pour les étudier en détail. Ce sont les modèles d'Andrée Macquebaut et de Solange Dandillot.

1. Les modèles d'Andrée Macquebaut

Tout d'abord, il faut noter que quand Montherlant commence à écrire Les Jeunes Filles, il se limite à la relation entre le héros et Andrée Macquebaut. Elle joue un rôle important dans son oeuvre.

L'image d'Andrée semble complexe. C'est, peut-être, parce que le romancier se sert de trois femmes comme modèles pour décrire Andrée : Mademoiselle Mathilde Pomès, Mademoiselle Alice Poirier et Mademoiselle Jeanne Sandelion. Sur les deux premières les sources d'information sont très limitées. A vrai dire, celles-ci sont presque inconnues. Il reste ainsi la dernière; on peut étudier la relation entre Montherlant et celle-ci grâce à sa correspondance

et à son livre. C'est bien Jeanne Sanelion qui écrit Montherlant et les femmes en 1950 pour faire la lumière sur la prétendue misogynie. A ses yeux, cet écrivain n'est pas misogyne. Quant au romancier, il déclare maintes fois dans son oeuvre qu'Andrée est très intelligente. Il semble que tous les deux s'entendent fort bien et se tiennent en liaison intime. Voici quelques lignes inattendues que le romancier lui a écrit :

Je tiens que la femme est plus équilibrée que l'homme. Et un peuple-femme (la France) est plus équilibré, quand un peuple-homme (l'Espagne) est incohérent.¹⁷

Sans exagérer, quelques idées féministes qui sont subtilement critiquées par le héros doivent beaucoup à cette femme d'esprit. L'auteur est bien inspiré par celle-ci.

2. Le modèle de Solange Dandillot

Quand Montherlant rencontre Mademoiselle Jeanine qui est le modèle de Solange, il a déjà commencé Les Jeunes

¹⁷. André Blanc, Montherlant un pessimisme heureux (Paris : Le Centurion, 1968), p.159.

filles, se limitant alors à la relation de Costals et d'Andrée. Mais après la liaison sérieuse avec cette jeune fille, il continue son roman et développe davantage l'intrigue.

Mademoiselle Jeanine est la fille d'un ancien officier entré dans les affaires et la petite-fille d'un médecin parisien.

En mai 1934, Montherlant est invité au grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous l'église d'un groupement culturel pour la lecture des extraits de L'Exil. Et cette jeune fille de vingt-trois ans est aussi dans la salle parmi les auditeurs. L'écrivain, attiré par sa beauté, essaie de la voir après cette première rencontre, comme Costals le fait dans le roman.

Ils se retrouvent souvent chez des amis, au théâtre, à des spectacles de ballets, etc. Leur liaison devient de plus en plus intime. C'est ainsi que Jeanine, comme Solange, lui propose une sorte de "formalité civile". Et il semble que Montherlant lui donne une espérance. Mais en août 1934, lorsque la jeune fille devient sa maîtresse, le romancier quitte brusquement Paris pour Alger et puis invite la belle

à le rejoindre, toujours de même que Costals qui quitte brusquement Paris pour Gènes.

Il y a certes des différences entre Jeanine et Solange, entre Costals et Montherlant, et entre la biographie et le roman, mais les traits principaux sont communs. Par exemple, après le séjour à Alger, Jeanine et Montherlant regagnent ensemble Paris et décident de se marier. Les fiançailles ont lieu le 15 octobre 1934, les notaires des deux familles préparent le contrat de mariage. Mais le fiancé se décide à le rompre et repart brutalement pour Alger, le 21 novembre. Quand il retourne, il reprend sa liaison avec la jeune fille. Pourtant, il renonce enfin au mariage sous prétexte d'être atteint de syphilis.

Tandis que Costals, après la quinzaine de jours en compagnie de Solange, la laisse rentrer seule à Paris et puis consacre plusieurs semaines à créer son oeuvre. Quand il rentre à Paris, il se décide à épouser Solange car Madame Dandillot lui parle du délabrement de la santé de sa fille. Pourtant, le héros cherche toutes les raisons pour décourager la jeune fille. Il fait croire qu'il a attrapé la lèpre, et non la syphilis.

Pour cette période de sa vie, la complexité ou la contradiction de l'auteur se révèle clairement. Face à la jeune fille séduisante, face au mariage, Montherlant fuit et revient. Enfin, il le refuse. Cependant, il recommence toujours sa vie sentimentale à l'exemple de Don Juan.

A dire vrai, tout ceci n'est pas seulement dû aux influences des femmes dans sa vie, surtout celles de sa mère et de sa grand-mère. Mais il existe évidemment des échos nietzschéens dans le culte du désir, du plaisir, de la volonté de puissance, même dans l'antimariage et dans la misogynie de Montherlant.

L'influence de Nietzsche

Il semble impossible d'étudier la vie, la pensée et l'oeuvre de Montherlant sans aborder l'influence de Nietzsche. Notamment, lorsqu'on veut comprendre la vision de la femme de ce romancier, il faut étudier celle de ce philosophe.

Après la mort de sa mère, Montherlant vit avec sa grand-mère qui essaie de le pousser dans diverses voies : l'Ecole du Louvre, la Bibliothèque nationale, etc. Le

jeune profite de cette occasion pour lire et relire des oeuvres littéraires et philosophiques.

Parmi les écrivains et les philosophes allemands que Montherlant admire beaucoup: Goethe, Schopenhauer, etc., c'est Nietzsche qui l'enthousiasme réellement. Montherlant a souligné la grandeur de ce philosophe du XIX^e siècle à son ami intime :

Celui-là est celui qui, plus qu'aucun penseur, me donne l'impression évidente du génie... Il est décourageant: il a tout dit. Par moments, je me dis: " Entre Jésus et lui, il n'y a personne."¹⁸

Ou plus nettement encore, la lecture de Nietzsche qui remonte à l'année 1914 fortifie toute la pensée de Montherlant. Les idées cachées dans sa tête sont pour ainsi dire prêtes à se manifester.

A l'instar de Nietzsche, Montherlant est cynique, orgueilleux et n'est pas à son aise dans ce monde en se croyant supérieur.

18. André Blanc, Montherlant un pessimisme heureux, p.35.

Le nietzschéisme passe du divin à la volonté de puissance de l'homme et de l'esprit à l'instinct. Alors, il nie toutes les valeurs traditionnelles et déclare que Dieu est mort. Montherlant l'accepte et annonce que lui aussi, il a perdu la foi. Cette période de sa vie est bien expliquée par Sipriot :

Montherlant est le premier écrivain catholique qui ait compris la leçon de Nietzsche pour la jeter à Dieu comme un défi. Il annoncera plus tard à grand fracas qu'il avait perdu la foi. En 1930, il écrira à l'éditeur de L'Almanach catholique pour qu'il supprime son nom maintenu par abus. . . 19

Aussi, Montherlant se laisse-t-il influencer par le goût de Nietzsche. Il apprend de celui-ci que le vrai homme désire deux choses dans la vie. Ce sont le danger et le jeu. Toute la vie, l'auteur adore la guerre et la taumachie, etc. Bref, il est un joueur qui cherche avidement le danger. Il lui faut également jouer avec la femme car selon le philosophe, elle est le jouet le

19. Sipriot, Montherlant sans masque I, p.280.

plus dangeureux: " The true man wants two things: danger and play. For that reason he wants woman, as the most dangerous plaything. . . 20

il n'est pas étonnant de trouver qu'il y a maintes pages des Jeunes Filles, des Carnets, même des lettres de ce romancier où la femme est abaissée comme dans les livres de Nietzsche. Simone de Beauvoir a bien montré que cet écrivain apprend aussi de ce penseur que la femme n'est qu'un divertissement du héros.²¹ Cela veut dire qu'elle n'est pas un sujet autonome mais un objet pour le plaisir sexuel. Voilà la raison pour laquelle Costals qui chasse sans cesse la femme compte l'acte sexuel comme une des plus forte consolations pour la vie.

On ne se tromperait pas en disant que d'après le philosophe, la femme doit toujours dépendre de l'homme. En conséquence, le bonheur de la femme vient de l'homme: "The man's happiness is: I will. The woman's happiness is: He will..."²² Montherlant consacre dix pages des Jeunes

20. Nietzsche, Thus spoke Zarathustra, (Middlesex: Penguin Books, 1971), p. 92.

21. Simone de Beauvoir, "Montherlant ou le pain du dégoût", Les critiques de notre temps et Montherlant, p. 70.

22. Nietzsche, Thus spoke Zarathustra, p. 92.

Filles pour répéter et développer cette idée. Voici quelques lignes :

Le bonheur des femmes, dit avec profondeur un personnage de roman, le bonheur des femmes vient des hommes, mais celui des hommes vient d'eux-mêmes. La seule chose qu'une femme puisse pour un homme, c'est de ne pas troubler son bonheur. . . .²³

L'homme fait la femme telle qu'il veut, et la femme l'accepte.²⁴

Le garçon sait que son avenir sera ce qu'il voudra; la jeune fille sait que son avenir sera ce qu'un homme voudra. . . .²⁵

Quant à la libération de la femme, Montherlant estime selon Nietzsche que seules les époques de faiblesse ont exalté l'être féminin. Dans Beyond Good and Evil, le philosophe attaque aussi la Révolution de la France qui exerce une grande influence sur l'affranchissement féminin en Europe :

The weaker sex has in no previous age been treated with so much respect by men as at present—this belongs to the tendency and fundamental taste of

23.. Montherlant, "Les Jeunes Filles", romans, p.1009.

24 . Ibid., p.1117.

25.. Ibid., p.1006.

democracy, in the same way as disrespectfulness to old age... Since the French Révolution the influence of woman in Europe has declined in proportion as she has increased her rights and claims; . . . , 26

A son tour, Montherlant, tenant compte de l'atmosphère de son temps, attaque la civilisation contemporaine :

Une civilisation-la nôtre-où la littérature tant populaire qu'académique, le journal, le cinéma, la radio, la romance ressassent le slogan: " ce que femme veut "; où ils ont fini par le faire croire aux hommes; où, depuis des siècles, ils ont établi, assuré, envenimé ce pouvoir de la femme, . . . 27

Aux yeux de Nietzsche, cette lutte pour l'égalité n'est qu'une sottise, surtout celle de l'homme : " There is a stupidity in this mouvement, an almost masculine stupidity. . . " 28

De la même manière, le romancier le déclare dans Les Lépreuses :

26. Nietzsche, Beyond Good and Evil, (Chicago: The Great Books Foundations, 1964), p.112.

27. Montherlant, "Les Lépreuses", Romans, P.1542.

28. Nietzsche, Beyond Good and Evil, p.113.

Cette têtise vient en partie du désir. Désirant, l'homme flatte l'objet désiré,... La femme joue son jeu, et il n'y a pas à le lui reprocher. Le reproche est à faire à l'homme. . . 29

Cu plus précisément, d'après ce philosophe, la libération de la femme n'est pas seulement de la sottise, c'est également de "l'ignorance". Celui qui est bien sage comme l'homme de l'Orient traite la femme comme sa propriété. Le romancier l'adopte et le cite dans son appendice :

Se tromper au sujet du problème fondamental de l'homme et de la femme, . . . , rêver peut-être de droits égaux, d'éducation égale, de prétentions et de devoirs égaux, voilà les indices typiques de la platitude d'esprit. Un homme qui possède de la profondeur dans l'esprit comme dans le désir, et aussi cette profondeur de la bienveillance . . . ne pourra jamais avoir de la femme que l'opinion orientale. . . 30

En conséquence, la femme doit rester toujours et

29 . Montherlant, "Les Lépreuses", romans, p.1543.

30 . Ibid., p.1545-6.

pour toujours inférieure à l'homme. Comme l'a dit Costals à Andrée : " Jamais la femme ne se fût imaginée l'égal de l'homme, si l'homme ne lui avait dit qu'elle l'était, par "gentillesse". . ."31

De plus, on doit subir un grand échec en cultivant cette bête inférieure car elle n'est qu'un jouet sans esprit ni génie artistique. Voici quelques lignes de Nietzsche :

Here and there they wish even to make women into free spirits and literary workers : as though a woman without piety would not be something perfectly obnoxious or ludicrous to a profound and godless man; -almost everywhere her nerves are being ruined by the most morbid and dangerous kind of music. . ."32

En imitant le philosophe, Montherlant met l'accent sur la médiocrité des femmes-écrivains :

Leurs manuscrits toujours pleins de fautes d'orthographe, de ponctuation. Elles savent l'orthographe, la ponctuation, mais elles ne voient pas plus ces erreurs, dans leur manuscrit, qu'elles ne voient ce qui crève les yeux dans la vie. . ."33

31. Montherlant, " Pitié pour les femmes ", Romans, p.1143

32. Nietzsche, Beyond Good and Evil, p.114.

33. Montherlant, " Les Lépreuses ", Romans, p.1538.

en ce qui concerne la réalité, Nietzsche croit que la femme, bête, faible, déteste encore la réalité :

But she does not want truth—what does woman care for truth? From the very first nothing is more foreign, more repugnant, or more hostile to woman than truth. . . .³⁴

De son côté, Montherlant déclare dans son œuvre la même pensée :

La femme est trop infirme pour supporter la réalité; la réalité est pour elle une blessure. . . . ,elle ne se sent à l'aise que dans un univers falsifié. . . .³⁵

C'est ainsi que le romancier fait dire de la part de Solange à Costals : " J'aime mieux garder l'illusion ". Pour le cas du héros, il pense que tout ceci est une haine de la réalité, une ignorance essentiellement féminine :

Ainsi, ce que je jugeais exquise discrétion n'était que haine féminine pour la réalité. La confiance par l'ignorance, voilà qui est essentiellement féminin . . .³⁶

34. Nietzsche, Beyond Good and Evil, p.109.

35. Montherlant, "Les Lépreuses", Romans, p.1538.

36. Montherlant, "Le Démon du Bien", Romans, p.1340.

Au jugement du philosophe, il ne faut pas aimer la femme car elle ne le mérite pas. A dire vrai, l'amour est la guerre entre les deux sexes :

Have people had ears to hear my definition of love ?
It is the only definition worthy of a philosopher.
Love, in its means, is war; in its foundation, it is the mortal hatred of the sexes. . .³⁷

Bien sûr, Montherlant a l'esprit à écouter tout nietzschéisme. Alors, il ne croit plus à l'amour pur et annonce que l'homme ne donne que sa pitié à la femme :

. . . Par exemple, cette pitié. D'ailleurs les hommes vous la donnent, mais sans s'en rendre compte. Ils appellent amour leur pitié. En gros ce qui relie l'homme à la femme, c'est la pitié beaucoup plus que l'amour. . .³⁸

Cependant, il faut jouer avec la femme. C'est pourquoi le vrai homme doit savoir l'art de jouer. D'après Nietzsche, l'important est qu'il ne faut pas être aimé : "But let this be your honour : always to love more than you are

37. Nietzsche, Ecce Homo, (London : George Allen and Unwin, 1927), p.65.

38. Montherlant, "Pitié pour les femmes", Romans, p.1143.

loved and never to be second in this. . .³⁹

Ou plus précisément, il faut dominer l'amour autant que la femme mais il ne faut pas être dominé. En suivant les traces de ce grand penseur, Montherlant voit clairement qu'il lui faut se défendre, non pas seulement d'aimer, mais d'être aimé car le simple désir physique d'une femme a quelque chose de gênant et d'humiliant, mais être aimé sentimentalement est beaucoup plus grave. Comme il l'a bien montré dans Mors et Vita :

Quant à être aimé, non seulement cela n'est pas utile, mais presque à coup sûr c'est un malheur. Il faut bien dire que c'est un des risques que l'on court en aimant. . .⁴⁰

Contre la femme, contre l'amour, il faut, sans doute, être contre le mariage. Selon le nietzschéisme, la vie conjugale est un obstacle pour la création. Voilà pourquoi les grands, méprisant la femme, ne se marient pas. Le philosophe le souligne dans The Genealogy of Morals :

Thus the philosopher abhors marriage and all that would persuade him to marriage, for he

39. Nietzsche, Thus Spoke Zarathustra, p.92.

40. Montherlant, Essais, (Paris : Gallimard, 1963), p.509.

sees the married state as an obstacle to fulfillment. What great philosopher has ever been married ? Heraclitus, Plato, Descartes, Spinoza, Leibniz, Kant, Schopenhauer—not one of them was married. . .⁴¹

Evidemment, Montherlant adopte cet antimariage. Comme dans Le Démon du Bien, le romancier le raisonne :

Un homme moyen se marie. Un homme un peu exceptionnel, qui se marie, gare ! Le mariage des grands hommes, c'est leur part inavouable. Une femme est une cause de soucis, et un homme exceptionnel doit avoir l'esprit libre. . .⁴²

Pourtant, tenté par l'amour et par le mariage, oubliant parfois le principe des grands, le romancier se fiance, au moins deux fois : en 1927 et en 1934. Il déclare ses fiançailles officielles et prépare son projet de mariage. Malgré tout, il devient de plus en plus confus et finalement le nietzschéisme reste si fort en lui qu'il décide de rompre les fiançailles.

41. Nietzsche, The Genealogy of Morals, (London : Anchor Books, 1956), p.242.

42. Montherlant, Le Démon du Bien, p.1234-5.

Il n'est pas exagéré de dire que Montherlant est un disciple de Nietzsche. S'il est jugé comme misogyne, ne semble-t-il pas que celui-ci soit son maître ?

Malgré une certaine influence nietzschéenne, il faut noter encore que le romancier a également sa propre manière de voir le monde et d'agir. C'est ainsi qu'il convient d'étudier son oeuvre, surtout ses personnages féminins pour mettre en lumière sa vision de la femme.